DOSSIER CLASSÉ

Du même auteur

Tribaliques
nouvelles
Grand Prix de littérature de l'Afrique noire
Éditions Clé, Yaoundé, 1971
et Presses Pocket, 1983

La Nouvelle Romance
roman
Éditions Clé, Yaoundé, 1976

Sans tam-tam
roman
Éditions Clé, Yaoundé, 1977

Le Pleurer-Rire
roman
Présence africaine, Paris, 1982

Le Chercheur d'Afriques
roman
Grand Prix de la littérature d'Afrique noire
Prix Jules Verne
Éditions du Seuil, 1990

Sur l'autre rive
roman
Éditions du Seuil, 1992

Le Lys et le Flamboyant
roman
Éditions du Seuil, 1997

HENRI LOPES

DOSSIER CLASSÉ

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

isbn 978-2-02-123368-1

© éditions du seuil, janvier 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Étranger, dont la voile a si longtemps longé nos côtes (et l'on entend parfois de nuit le cri de tes poulies),
Nous diras-tu quel est ton mal, et qui te porte, un soir de plus grande tiédeur, à prendre pied parmi nous sur la terre coutumière ?

Saint-John Perse, *Étranger in Amers*,
Gallimard.

Dans l'autre couloir, il tomba sur ses pères. Ils étaient quatre qui le regardaient affectueusement : le sien, Dieu, le Parti et son maître de Philosophie. Ils se mirent à parler tous en même temps.
– Ce n'est pas vous que je cherche, dit-il, c'est moi.

MICHEL VERRET, *Dialogues pédagogiques*,
L'Harmattan.

La chanson était si belle que je l'aurais écoutée encore, sans me lasser. La voix du pianiste était grave, légèrement rauque. Pas vraiment celle de Louis Armstrong mais quelque chose d'approchant. Il avait interprété une manière de gospel où alternaient les couplets en français et *en langue*. Une mélodie dont le rythme me caressait comme une berceuse. Mes voisins, dont le bavardage m'agaçait, s'étaient tus et, avec un temps de retard, s'étaient joints à mon ovation.

– Bravo, bravo ! s'est exclamé l'un d'eux.

Je me suis demandé si l'homme qui exultait ne me singeait pas. Mon regard a croisé celui d'une jeune femme à leur table. Elle m'a souri en battant des mains. Sa chevelure champagne, artificiellement frisée, presque crêpée selon la mode de cette année-là, lui tombait sur les épaules. Son visage me faisait penser à celui d'une présentatrice, vedette de la chaîne CBS.

J'ai hélé le maître d'hôtel et lui ai glissé un billet de banque pour le pianiste.

– Wéhé ! C'est beaucoup, s'est-il écrié avant de le plier.

À peine l'équivalent de dix dollars.

Il y avait peu de clients sur la terrasse et la tablée à côté caquetait à qui mieux mieux. Je n'avais aucun mal à suivre leur conversation ; ils se gaussaient de la nomination d'Édith Cresson à la tête du gouvernement français. Ce n'était tout de même pas une femme qui allait résoudre les problèmes de la « sécu », s'indignait l'un d'entre eux.

– Pourquoi pas ? a rétorqué la belle à la chevelure champagne.

A l'autre bout de la salle, le maître d'hôtel murmurait quelque chose à l'oreille du pianiste. Mon message, sans doute. Le musicien a eu un mouvement d'impatience.

– Et si on allait terminer la soirée au *Copacabana* ? proposa une voix dans le groupe de la table voisine.

Une autre était plutôt en faveur de *La Case bantoue*, une discothèque du quartier indigène.

Sa mission accomplie, le maître d'hôtel est venu en rendre compte avant de se placer au garde-à-vous derrière moi, le torse bombé, les mains derrière le dos, prêt à répondre au moindre de mes signes.

– Il va, m'assura-t-il, rejouer la chanson, patron.

Le pianiste plaqua quelques accords ; on aurait dit que l'instrument se déglinguait.

Prévenant, le maître d'hôtel anticipa mon désir et remplit mon verre en concluant son geste d'un mouvement tournant du poignet avant de reposer la bouteille dans le seau argenté et de la recouvrir d'un liteau.

Le musicien égrena encore quelques notes graves puis légères, comme s'il réclamait l'attention et voulait diffuser la paix sur son auditoire avant de reprendre la chanson.

La première phrase, *a capella*, était lancée comme l'appel du muezzin à la prière. Baissant ensuite de registre, le chanteur murmura une plainte en langue, suivie d'un silence bref pour inspirer tandis que le piano fredonnait la phrase musicale, d'abord lente puis guillerette ; des notes légères et cristallines, jaillissantes et bondissantes comme une eau dévalant en cascade.

Vois comme ils ont dévasté ma plantation !

La musique aurait dû suffire à mon plaisir, mais j'ai éprouvé le besoin de voir le pianiste. Je me suis déplacé de quelques tables. Le dos rond, penché sur son clavier, il secouait doucement la tête. Pour battre la mesure d'abord, puis comme s'il était la proie d'une violente douleur. Malgré la nuit, il portait des lunettes noires à grosses branches semblables à celles de Ray Charles. Maintenant, c'était de celle de Paul Robeson que sa voix me paraissait la plus proche. Je possède de lui une photo dédicacée à mon père. Il y est entouré de quelques jeunes Africains hilares. L'un d'eux est Bossuet Mayélé, mon père. Il l'avait rencontré à Vienne, au festival de la jeunesse, en 1958, selon ce que m'a rapporté Tonton Goma, l'un des amis de mon père, qui venait souvent à la maison quand Mama Motéma et moi vivions à Paris.

J'avais du mal à saisir le sens de certains mots de la chanson. Ce n'était pas la diction du chanteur qui était en cause. L'accompagnement non plus. Il était discret et ne brouillait pas les paroles. Si je ne les comprenais pas, c'était à cause de ma maîtrise insuffisante de la langue du pays. J'en ai surtout une connaissance passive que je dois à Mama Motéma. Avec obstination, elle me donnait des cours, rue Théophraste-Renaudot, afin que je n'oublie pas *la race*. Une expression qui suscitait toujours un malaise en moi. J'ai eu honte de me sentir étranger en mon pays, moi qui, au journal, affiche l'authenticité de mes origines. Car si mes collègues aiment à s'affubler du titre d'*Américains africains* ou d'*Africains américains* (je ne sais jamais comment traduire *African American*), je suis le seul professionnel de la rédaction originaire d'Afrique. Du moins, d'une certaine manière… En fait, je suis né en France.

Après le premier couplet, la musique est devenue plus syncopée. Une sorte d'improvisation que s'autorisait le pianiste pour se mettre en condition et donner libre cours à sa fantaisie. Il faisait grand usage de sa main gauche, un peu dans le style de Fats Waller. Il a entonné la suite en français. Il s'agissait à vrai dire plus d'une adaptation que d'une traduction. Sans doute pour harmoniser le nombre de syllabes avec celui des notes de la phrase musicale.

Ils ont détruit mon jardin !

Un cri de rage, au bord des larmes, répété et développé en des phrases brèves.

Les gens de la table voisine n'étaient pas partis. Le

sosie de la présentatrice de la chaîne CBS secouait la tête en cadence, frétillant à l'occasion des épaules. Elle avait la peau vanille et j'avais plaisir à contempler son profil. Si Nancy avait été là, elle m'aurait décoché un coup de pied sous la table.

Aïe, mama, mama, hé ! que sont donc nos hibiscus devenus ?

Quel vent, quel tonnerre, les a donc saccagés ?

Quel buffle les a piétinés, quelle hyène les a arrachés ?

À deux pas, sur la Côte sauvage, haletante, la barre s'écrasait sur la grève.

La voix de Paul Robeson poursuivait l'histoire d'une souffrance, gémissait, rageait, rugissait, prenait le ciel à témoin, protestait en hurlant avant de lancer un appel à la révolte. Ce n'était pas le registre habituel des chanteurs du pays. Ceux-ci affectionnent plutôt les timbres aigus.

À leur table, les fêtards se chamaillaient pour revendiquer le droit de régler l'addition. La fille aux cheveux champagne leur a fait les gros yeux, a posé son index sur ses lèvres et m'a souri à nouveau.

Mon regard a croisé celui du maître d'hôtel. Concentré, il redressait le menton, tel un soldat au garde-à-vous et j'ai lu dans ses yeux un signe de complicité, un sentiment de confiance et de fierté.

Les phrases de la chanson étaient devenues brèves et simples ; elles berçaient le cœur et suscitaient en même temps cette exaltation qu'on éprouve à l'écoute des cantiques. Peut-être m'apprenaient-elles à lire le pays comme les chansons de Brassens naguère m'avaient

enseigné le monde en devenir ? Le restaurant a fait silence. Même les fêtards. À croire qu'ils percevaient le message en langue.

Je me suis à nouveau déplacé pour voir le pianiste. Je ne parvenais pas à distinguer son visage. Je n'apercevais qu'une silhouette de trois quarts. Il semblait mal à l'aise sur son tabouret, se pliait, se tordait, se couchait sur le clavier, se lamentait sur le sort des arbres déracinés par l'orage et rappelait qu'ils étaient le produit du labeur d'une vie, le fruit de mille sacrifices et qu'il faudrait encore des générations pour que d'autres limbas, d'autres okoumés, les géants de la jungle, parviennent à maturité.

Un jour, une flamme descendra foudroyer les incendiaires

Un jour, ce sera la panique dans les rangs des barbares.

À la table voisine, les femmes tendaient le cou vers lui et rythmaient la musique de la tête. J'ai alors craint que quelqu'un ne se mît à danser et ne désacralisât l'instant.

J'ai fermé les yeux. J'aurais voulu connaître par cœur chaque vers de cette rumba lente. Le garçon n'en savait pas le titre.

– Il l'a composée lui-même, me murmura-t-il, les yeux brillants.

Le pianiste enflait sa poitrine. Sa voix aurait pu se passer de micro. Dans le final, elle a couvert le mugissement de la mer.

Les applaudissements ont éclaté dans la salle et le maître d'hôtel a exulté tel un supporteur saluant le but marqué par son équipe de football.

– Ouais, patron, l'enfant-là est fort !

– Pourquoi m'appelles-tu patron ? Regarde, nous avons la même peau.

La mienne était, il est vrai, plus claire. Il n'a pas relevé la différence. Mansuétude ?

– Vrai ! Mais toi, tu as l'argent, a-t-il dit.

J'ai alors voulu lui parler en langue. Je la parle gauchement et avec un fort accent. Le maître d'hôtel m'a répondu en français et a persisté à me donner du « patron ».

J'étais arrivé la veille à Cap Lamentin. C'est l'une des deux grandes villes du Mossika, l'autre étant Likolo, la capitale.

Le Mossika ne figure sur aucun Atlas. Ce pays existe pourtant ; il appartient à mon Afrique intérieure.

La décision de m'y envoyer avait été prise au cours de la réunion hebdomadaire du comité de rédaction de la revue *African Heritage*. Notre directeur souhaitait publier un reportage sur les derniers développements politiques en Afrique francophone. Il affirmait qu'une lame de fond y déferlait ; que, après l'Europe de l'Est, un effet domino allait provoquer l'écroulement des dictatures en place ; que depuis un an des conférences nationales redonnaient la parole au peuple ; que des régimes multipartistes se mettaient en place et des élections libres installaient une nouvelle génération de dirigeants légitimes et purs ; que la France allait perdre les positions de son pré carré. Suivait un couplet bien connu sur le néo-colonialisme et l'impérialisme français. Couplet que mon père entonnait déjà il y a

trente ans, lorsque, étudiant, il militait pour l'indépendance du Mossika.

Deux collègues ont appuyé notre patron usant d'arguments confus et d'expressions consacrées. Les autres se contentaient de boire son prêche sur le sort des *frères* africains, victimes des anciens maîtres. Cela a encouragé notre rédacteur en chef à nous seriner des propos conformes aux idées reçues qui circulaient dans les milieux militants de la communauté noire.

Après des précautions oratoires, j'ai posé quelques questions. Il fallait s'y attendre, mon discours a été fraîchement accueilli et je n'ai eu aucun mal à comprendre le sens des regards qui se posaient sur moi. Une fois encore, je m'étais écarté de la ligne et je devenais suspect. Un court débat s'est ensuivi émaillé de commentaires mielleux et de quelques sarcasmes.

Comme nous n'avions pas de correspondant sur le terrain, on a proposé l'envoi d'un reporter. Je me suis porté volontaire. Surpris, le rédacteur en chef a hésité ; habituellement, je me cantonne à la rubrique littéraire. Mais comment refuser mon offre ? J'étais, il le savait, le seul à maîtriser le français. Avec nonchalance, il s'est appuyé sur le dos de son fauteuil, l'a fait pivoter, a plissé les yeux comme s'il s'adonnait à quelque calcul rapide. Quand il a lâché un *O.K.* conciliant, j'ai cru apercevoir l'ébauche d'un sourire, une manière de rictus.

En levant la main, je n'avais pas seulement lancé un défi à mon chef, je déterrais des fantômes.

Je vivais en Amérique depuis une dizaine d'années. Venu y terminer mes études, je m'y étais attardé et, m'y sentant bien, avait accepté un poste à l'université de Tucson, en Arizona, où j'enseignais la littérature française. Je m'étais marié à Nancy, une Blanche (on disait *Caucasienne* à l'époque), et avais acquis la nationalité américaine. Cinq ans auparavant, j'avais abandonné l'Université et m'étais fait embaucher par la revue *African Heritage*, espérant que le journalisme me permettrait, mieux que toute autre profession, d'écrire des romans, mon vieux rêve.

Les premières années furent une longue lune de miel avec mon patron. Mes articles étaient acceptés sans discussions, presque aveuglément, et le rédacteur en chef me comblait de louanges. Tout a changé lors de la préparation du numéro de février 1991. Des questions me furent posées sur les réserves que j'avais osé formuler sur le premier roman d'une personnalité politique en vue, proche de la revue, un certain Norman Philips, personnalité prestigieuse de la lutte pour les droits civiques, dans les années 1960, et alors dirigeant influent du Black Caucus. La semaine suivante, on me fit des observations plus sévères au sujet d'un article trop nuancé par rapport à la ligne éditoriale de la revue. À mon avis, le changement d'attitude à mon égard remontait à plus loin. Du jour où l'on avait découvert que j'avais épousé une Blanche.

En décidant de me rendre en Afrique, je n'étais pas mû par la volonté d'accomplir une mission difficile qui

me réhabiliterait aux yeux de ma direction ; j'étais même prêt à perdre mon poste et à retourner enseigner à l'Université. Ma motivation était plus profonde. Je voulais affronter un continent dont je me réclamais et dont en même temps j'avais peur. Je l'avais quitté trop jeune pour en avoir des souvenirs.

« Quitter » n'est pas le mot approprié, en vérité nous l'avions fui. À la suite de l'assassinat de mon père, Bossuet Mayélé, ma mère adoptive m'avait emmené avec elle en exil en France.

De mon père, je n'ai guère de souvenirs.

À peine descendu d'avion, j'ai eu peur. Il faisait nuit et je ne connaissais pas Cap Lamentin. J'avais l'impression de pénétrer dans un cachot.

C'est à l'hôtel que je me suis senti rassuré. Si j'étais riche, je vivrais dans un hôtel.

Ma chambre était petite, propre et climatisée. Je disposais d'un poste de télévision et d'un téléphone relié directement à l'étranger.

Avant même de défaire mes bagages, j'ai saisi la télécommande de la télévision et me suis mis à pitonner, une manie que Nancy ne supporte pas.

Les émissions locales avaient pris fin. Sur une chaîne mal réglée, des images ondoyaient et, sur une autre, le son faisait défaut. Je me suis arrêté sur CNN. L'image, un peu neigeuse, était acceptable. C'était l'instant de l'intermède où, sur un fond de paysage paisible, les températures du monde glissent en remontant l'écran. Il faisait beau sur la côte est des États-Unis. J'ai appelé la maison et c'est ma voix que j'ai entendue sur le répondeur. Il était dix-sept heures à Haverford, dans la

banlieue de Philadelphie. Nancy avait dû s'attarder avec des étudiants sur le campus.

Deux commentateurs au débit rapide annonçaient les résultats sportifs. Des athlètes en tenue de Superman, casqués, caparaçonnés et les jambes moulées dans des collants se bagarraient pour un ballon ovale. Dans une brève séquence un joueur de base-ball, d'un coup sec, a projeté une pelote dans les tribunes. J'ai dû m'assoupir un instant. Lorsque j'ai repris mes esprits, la chaîne diffusait une annonce publicitaire. J'ai recomposé notre numéro à Haverford, mais Nancy n'était toujours pas rentrée. À Cap Lamentin, il était tard, j'ai éteint les lumières.

Tous les clients du *Marsouin* étaient partis et je ne me décidais pas à me lever. Le pianiste continuait de jouer. J'ai reconnu le morceau : *Solitude* de Duke Ellington. À Haverford, j'en possède une interprétation de Thelonious Monk.

La brise était douce et je me sentais bien dans ma chemisette de lin blanc ; un cadeau de Nancy que je n'avais pas eu l'occasion d'étrenner.

L'interprétation de *Solitude* par le pianiste révélait un artiste de métier. Pourquoi diable était-il venu se perdre ici ?

Le décor et la clientèle du *Marsouin* me faisaient penser à une époque révolue. La société coloniale aimait à dîner ainsi en plein air, ou sous une véranda, par les nuits chaudes. Le pianiste interprétait maintenant une complainte de Jack Teagarden, un chanteur de jazz, aujourd'hui oublié, que j'avais découvert grâce à Tonton Goma. Je me suis alors souvenu d'avoir rêvé de lui la nuit précédente. Peut-être son nom était-il associé dans mon inconscient à Cap Lamentin.

Les paroles du blues ont levé en moi des souvenirs désordonnés. C'est le genre de musique que je savoure habituellement pour soulager mes coups de cafard. Ce soir-là, elle versait du piment sur ma plaie. Allez savoir de quelle nostalgie stupide j'étais la proie. Celle de mon enfance dissoute dans la mer, celle de mon adolescence, celle du pays perdu ou celle de la vie laissée sur l'autre rive de l'Atlantique ? J'ai haussé les épaules et bu une gorgée de tavel frais.

Je me suis rendu aux toilettes. Elles étaient dans la direction opposée à celle où était installé le pianiste. À mon retour, celui-ci avait disparu. J'ai regretté de n'avoir pu l'approcher. Je ne voulais pas seulement le féliciter mais le questionner. Peut-être connaissait-il Goma ou en avait-il entendu parler ?

Quand, après l'assassinat de mon père, nous avions fui le Mossika, c'était Goma qui nous avait accueillis à Paris. Par la suite, il venait souvent nous rendre visite dans notre petit appartement de la rue Théophraste-Renaudot, puis il avait disparu pendant quelques années. Je m'étais alors demandé s'il ne s'était pas brouillé avec Mama Motéma. Elle m'avait assuré du contraire, expliquant que la vie est souvent ainsi ; que des points de suspension s'intercalent entre nos rencontres avec ceux que nous aimons le plus ; que les vrais amis ne s'en offusquent pas.

Ce fut par hasard que je retrouvai plus tard la trace de Goma, en flânant dans le Quartier latin. Quelqu'un

m'avait glissé entre les mains une feuille publicitaire. Elle donnait le programme du *Caveau de la Huchette*. Goma y figurait. Je m'y étais rendu et, installé dans un coin de la salle, j'avais passé des heures à l'écouter. Quand l'orchestre s'interrompait, le laissant évoluer en solo, discrètement porté par le batteur, le public saluait sa performance par une ovation, qui paraissait faire partie du concert. À la fin de la soirée, je m'étais présenté à lui. Il avait semblé gêné d'être surpris en ce lieu, puis m'avait pris dans ses bras.

Il était deux heures du matin. Nous sommes sortis.

Mal éclairée, la rue Saint-Séverin avait un aspect lugubre.

Je connaissais un café situé un peu plus loin, à l'angle des boulevards Saint-Germain et Saint-Michel. Un lieu de rendez-vous de mon père. Nous nous sommes installés au rez-de-chaussée.

Bossuet Mayélé affectionnait le premier étage où, entouré d'une cour de disciples, il jouait, à en croire Goma, le bolchevik en exil qui trame un complot en vue du grand soir.

Goma aimait ironiser sur les activités politiques de mon père. Il se refusait à parler de lui selon les termes de la rhétorique que les Mossikanais utilisent lorsqu'ils évoquent leurs morts. Pour lui, Bossuet Mayélé était encore vivant et il en parlait comme si celui-ci pouvait répliquer à ses sarcasmes.

Sous l'effet de la boisson, ce fut un florilège de souvenirs sur Mayélé. Rien que je ne sûs déjà. Je l'ai laissé continuer pour voir si son témoignage en recoupait

d'autres en ma possession. J'ai ensuite dévié la conversation sur le jazz. Goma affectionnait tous les styles. Armstrong, Kid Ory, Earl Hines, Charlie Parker, même Sidney Bechet et Claude Luter envers lesquels il manifestait de l'indulgence alors qu'il était de bon ton à l'époque de critiquer leur style trop « commercial ».

Et voici que ce soir-là, au *Marsouin*, je me souvenais brusquement que Goma était originaire de Cap Lamentin. Était-il revenu y vivre ?